

- Quelle est la route qu'il suit?
- Par là, par là, partout prisonniers en route, ici garder, encore plus loin, beaucoup, partout.
- Je comprends. Il bat les environs et ramène ses captifs en dépôt ici. Où sera-t-il demain ?
- Demain, là-bas ; ou là-bas, ou ici.
- Combien de soldats de Boukra conduisent les esclaves ici ?
- Le nègre montra trois fois ses deux mains ouvertes.
- Bien, tu nous conduiras pour nous faire rencontrer Boukra, je te récompenserai.
- Lui tuer moi, ah ! bon fétiche, lui tuer moi !
- Criquet fit un mouvement en avant.
- Moi conduire, moi conduire, s'écria Ftoulou, pas tuer moi.
- von Ruff fit cette remarque :
- Je constate que le nègre n'est impressionnable qu'à la peur. La bonté est pour lui une forme de la faiblesse. J'aurai soin de noter cette remarque dans mon livre, et l'appuierai dans la forme suivante :
- « Ftoulou craignant M. Henri, lui obéit aveuglément.
- Ftoulou, prié avec promesse de récompense, par le même M. Henri, pense immédiatement à la crainte que lui inspire Boukra.
- Sir Albéric de Spiègle fait un pas, la terreur de la peine immédiate fait oublier la peine prochaine à Ftoulou. Donc, la terreur seule commande la conduite, inspire les pensées de Ftoulou. »
- Henri décida que l'on se reposerait pendant quelques heures et que l'on reprendrait la marche ensuite. Il avait la certitude que Calao n'enverrait aucun prisonnier avant la nuit prochaine.

## XV

## LE PILLAGE

Le nègre Ftoulou guidait les fétiches vers la forêt voisine.

Henri et Paul parlaient, von Ruff herborisait, le loustic sifflait, Susse écoutait ; pour un empire il n'eût osé essayer d'imiter la musique du fétiche.

— Nous n'avons chacun que cent cartouches, fit tout-à-coup Paul.

— C'est peu ; espérons que ce sera assez, répondit Henri ; j'y ai déjà pensé. Nous devons néanmoins nous prémunir contre l'éventualité d'un manque de munitions. Il faut, dès maintenant, nous décider à n'employer notre poudre que contre nos ennemis et à la dernière extrémité, à coups sûrs.

— Dans mon jeune temps, dit Criquet, j'étais de toute première force au maniement de la fronde ; c'est une arme perfectionnée, pour les sauvages.

— L'histoire ancienne nous prouve jusqu'à l'évidence, exclama von Ruff, que de glorieuses victoires sont dues uniquement à cette arme. J'opine pour que l'idée de mon ami sir Albéric soit mise à expérience.

— Criquet, s'écria Paul, tu es impayable !

— Parbleu ! Calao n'y a su mettre le prix.

— J'approuve l'idée de notre Criquet, intervint Henri. Seulement, je crois avoir trouvé tout aussi bien que lui.

— Vous êtes bien trop sérieux, monsieur Henri, pour inventer quelque chose qui ne serait qu'à peu près bon.

— Criquet ! que cela ne vous arrive plus ou je vous appelle monsieur, tout le long du bras. Voici mon idée : nous allons confectionner des arbalètes.

— Tiens, oui, nous irons tirer à la perche.

— Le manche sera formé de deux bâtons de bois de teck, si possible.

— Du teck ! dit von Ruff, la forêt en est parsemée.

— Les deux bâtons seront réunis au moyen de ficelles ; entre les...

— Je vois là, à quarante mètres de nous, tout un champ de plantes textiles, interrompit von Ruff.

— Entre les deux bâtons de teck, aux deux extrémités et au milieu, nous lierons solidement trois petits bouts de bois, de manière à avoir une sorte de gorge ou de canal en deux parties. L'arc-ressort nous sera fourni par un rondin de bois dur et flexible.

— Du tamarin, par exemple, fit von Ruff, en indiquant un de ces arbres.

— La corde est facile à trouver.

— Voilà des aloès dont les fibres feraient de solides cordes, je crois, ajouta von Ruff.

— Savant ! exclama l'ex-droguiste.

— La détente sera fournie par un bois quelconque, et les flèches...

— Eh parbleu ! dit Paul, en voilà sur ce buisson. Des épines de dix à quinze centimètres de longueur, et de la grosseur d'une cigarette.

— En voilà un de pays ! c'est un arsenal !

— A l'œuvre tout en marchant ? demanda Henri.

— A l'œuvre ! répondirent les amis.

— Ce n'est pas un métier que de faire des armes, observa von Ruff.

Le guide regardait, il ne comprenait pas. von Ruff regardait le guide, l'étudiait, travaillait et marchait : quatre choses à la fois, et l'on ne peut, dit-on, en faire qu'une seule à moitié bonne en une fois. Donc von Ruff étudiait ; il en était presque à sa conclusion : il interpella, non pas sir Albéric, mais Henri c'était très grave.

— Mon cher monsieur, dit-il, voudriez-vous me donner votre appréciation sur la proposition suivante : Prouver que la civilisation du continent mystérieux est un dérivé bâtard de la conquête romaine ?

— Oh ! je crois votre hypothèse fortement risquée.

— Je voudrais cependant exposer ma thèse.

— Elle aura sans doute le mérite de l'originalité, ajouta Paul.

— Je dis : voici un nègre, il me semble doué d'un certain esprit d'observation, puisqu'il cherche à comprendre notre travail ; or, lui où ses pères vivent dans les forêts depuis des siècles, ils n'ont d'autre arme de jet qu'un arc ; l'idée ne leur est point venue de confectionner des arbalètes, chose cependant plus facile à faire qu'un canot. Voilà un point acquis.

Les nègres possèdent des fusils que leurs ont apportés des Européens ou des Arabes. Ils sont passés tout-à-coup de l'arc au fusil, sans le moindre effort d'imagination de leur part. J'ai, ce me semble, le droit de conclure qu'ils ont reçu l'arc comme ils viennent de recevoir le fusil, c'est-à-dire sans l'inventer. Leur arc diffère de celui des Chinois, mais non de celui des Européens primitifs ; la forme de leur lance, de leur couteau, rappelle celle de nos ancêtres. D'où proviendraient ces similitudes, sinon de l'exemple ?

— Du hasard peut-être.

— Il est positif que les Égyptiens, les Carthaginois, les Romains et les Maures ont tiré de l'or de l'Afrique antique. Le fétichisme n'est-il pas un culte païen dérivé de celui des anciens ? Évidemment oui. Les premiers civilisés sont donc venus visiter une partie de l'Afrique centrale et y ont apporté un semblant de civilisation qui est restée stationnaire.

« Le monde connu des anciens Européens, notons bien Européens, se borne aux pays plus ou moins limitrophes de la Méditerranée. Or, nous voyons, aux rives de cette mer, un pays qui n'y a pour ainsi dire qu'une porte, l'Égypte, apporter sa civilisation à l'Europe ; d'où venait-elle, cette civilisation ? De l'Asie ou de l'intérieur de l'Afrique.

— D'après votre raisonnement, interrompit Henri, c'est l'Afrique centrale qui aurait civilisé l'Afrique du littoral, car la porte dont vous venez de parler n'a pu être habitée que bien longtemps après le haut pays, et n'a reçu ou apporté la civilisation que de l'intérieur.

— En effet, le delta du Nil forme des terres ; il pouvait n'être qu'inhabitable alors que le Soudan pouvait être déjà plus ou moins civilisé ; la civilisation irait donc du dedans au dehors.

— Et en définitive, remarqua Paul, nous serions des descendants des nègres.

— Qui descendent évidemment des singes, fit Criquet.

— Heu ! reprit von Ruff ; l'Afrique possède de nombreuses races de singes qui se rapprochent du type de l'homme. Il y aurait là, certaines similitudes de création dans les mêmes lieux ; la science aurait tout à gagner en se livrant à une étude sérieuse de ce continent. Qui sait ?

— N'oubliez pas ce chapitre dans votre livre, seigneur Herboricus.

— Je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre, pour découvrir un seul vestige de cette civilisation préhistorique, soupira le savant.

— Halte ! ordonna, tout-à-coup Henri. Voyez, là devant nous, ne sont-ce pas les négriers ?

Tous les regards se portèrent dans la direction indiquée.

— En effet, fit Criquet, je vois distinctement des hommes en tirailleurs, ils cernent le village.

— Je n'aperçois pas de femme parmi eux, dit anxieusement Paul ; qu'ont-ils fait de ma pauvre sœur ?

— Elle est probablement sous la garde de quelques-uns de ces misérables.

— J'avais bien deviné leurs intentions, murmurait Henri tout en scrutant l'espace sous l'horizon. Oh ! s'écria-t-il tout-à-coup, regardez tous, dans la direction de ces arbres, de ces palmiers.

— N'est-ce pas une femme que porte ce chameau ?

— Oui, je vois.

— Il y a tout au plus quatre ou cinq hommes d'escorte.

— Fussent-ils vingt, nous irons !

— Coupons au court et courons, prescrivit Henri en donnant l'exemple.

Prenant le village comme centre ou point de direction, nos amis fournirent une course longue et rapide.

Leur plan était de tourner le village, d'aller tomber sur les hommes qui conduisaient Catherine, de les tuer et de délivrer la jeune fille.

La course devenait laborieuse. Une végétation tropicale, quelques arbustes, des accidents de terrain gênaient considérablement leurs pas, tout en les dérobaient aux regards de Calao et de ses hommes.

Un vaste bosquet de caféiers sauvages s'étendait devant eux, ils s'y engagèrent ; mais là ils furent forcés de ralentir leur marche. Ils étaient à même de voir ce qui se passait dans le village. Une scène inénarrable s'offrit à leurs yeux.

Les féroces soldats — oh, pardon ! n'employons pas le mot « soldats », il appartient à des héros ; ce serait l'avilir que de le donner à des infâmes, à des *lascars* — les féroces *lascars* de Calao pillaient le *Tchebek*. Les femmes, les enfants, les vieillards fuyaient éperdus. Les hommes se défendaient, les négriers massacraient les vieillards, terrassaient les jeunes, les garrottaient, les assommaient. Le feu mis à une pauvre hutte emplissait de fumée cette scène de carnage.

Nos amis virent ces monstres saisir des petits enfants par les pieds, les faire tournoyer en l'air et leur écraser la tête contre les pierres et les montants des palissades ; ils les virent renverser des vieilles femmes, les éventrer, les fouler aux pieds. Ils les virent se jeter à dix sur un brave désarmé qui défendait ses enfants paralysés par la peur. Ils les virent briser les membres des vieillards qui imploraient leur pitié...

Vingt fois Paul épaula sa carabine. Vingt fois Henri, blême, les dents serrées, le retint d'un mot : — Catherine ! disait-il en montrant la jeune fille, qui n'était plus qu'à quelques kilomètres d'eux.

— Oh ! s'écriait Paul, ces êtres ne sont pas des hommes, je voudrais soulager mon cœur de l'horreur qu'ils m'inspirent ; je ne trouve point de mot pour rendre mon indignation. Ah ! Calao ! Calao !

von Ruff sanglotait.

Criquet était méconnaissable. Il tremblait de tous ses membres ; ses yeux lançaient des éclairs, ses lèvres frémissaient.

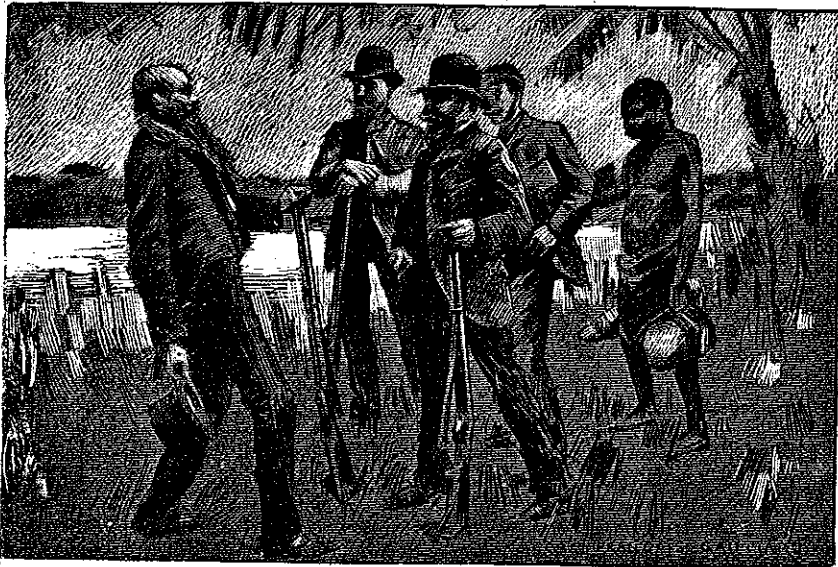
— Négrier ! hurla-t-il tout à coup. Il ne pouvait dire autre chose,

il avait mis dans son insulte tout le mépris, toute l'aversion, toute la colère dont un être humain est capable.

Qu'aurait-il pu ajouter ?

Négrier, cela signifie lâche, voleur, assassin, renégat, incendiaire. Le négrier, c'est moins qu'un fauve, c'est plus qu'un démon, c'est... un négrier.

Un négrier ! Ça ne se tue pas, ça s'écrase sous le pied comme un reptile vénimeux. Oh ! quand donc l'humanité sera-t-elle purgée du dernier représentant de cette race vomie par l'enfer ?



VON RUFF FIT UN SAUT EN ARRIÈRE. (P. 119.)

Le bosquet des caféiers devenait moins dense ; une clairière laissait entrevoir Catherine à ses sauveurs. Ils bondirent, l'espoir et la rage décuplaient leurs forces. Ils galopèrent, ils entraient dans une nouvelle forêt.

Tout à coup ils s'arrêtèrent ; une rivière leur barrait le passage. Catherine pouvait les voir, presque les entendre.

— Passons ! cria Paul en avançant hardiment.

— Soyons prudents, dit Henri, concertons-nous d'abord..

— De l'eau jusqu'à mi-corps tout au plus, répondit Paul en entrant dans la rivière.

Il n'avait fait qu'un pas ; il jeta deux cris : La vase ! j'enfonce !

Tous les cœurs eurent la même pensée, tous les corps eurent le même mouvement ; l'effort fut simultané, le résultat immédiat : Paul était dégagé du borbier.

— Contretemps néfaste ! terrible catastrophe ! cette rivière est un marais infranchissable, un abîme, murmura sourdement Henri blémissant.

— Un gué ! un passage à l'instant même ! ordonna Paul hors de lui.

— Ohé du bac ! Holà, passeur ! ricana Criquet.

— Descendre le cours d'eau, c'est nous éloigner de la victime ; le remonter, c'est nous jeter au milieu d'ennemis féroces et cent fois plus nombreux que nous. Oh ! impuissance ! Elle est là, l'infortunée, à quelques pas de nous, et ne pouvoir l'arracher à ses bourreaux ! La voir souffrir, et ne pouvoir lui jeter un mot d'espérance ! Oh ! plutôt la mort !

— Catherine ! cria Paul de toute la force de sa voix. Oh ! ma pauvre sœur, elle ne peut m'entendre, ajouta-t-il en sanglotant. Son escorte va vers la droite, ils ne sont plus que quatre. Oh ! ils vont passer la rivière au delà du village. Oh ! perdue ! martyre !! Catherine !!!

— Descendons la rivière, commanda Henri en donnant l'exemple. Nos amis longeaient la rive. Ils couraient, la surexcitation les soutenait.

Une heure — un siècle — s'écoula ; la rivière était devenue fleuve, étang, marais. Nos voyageurs s'emprisonnaient. Il fallait revenir sur ses pas, rétrograder jusqu'à Chébeck peut-être, jusqu'à la rencontre des négriers, ou bien contourner un marais qui semblait être une province. C'était le désespoir.

Henri était d'un calme effrayant à voir.

— En route, dit-il durement, allons au village, à la mort, Dieu est contre nous !

— Eh bien, soit ! s'écria Paul, vengeance ! carnage ! malheur à ceux qui restent !

— Moi, dit Criquet, je joue avec, jusqu'à la mort exclusivement ; je suis bien trop beau garçon pour mourir ici. Moi ! enseveli par des négresses ! jamais de la vie !

— Sir Albéric, exclama von Ruff, osez-vous plaisanter en pareil moment ?

— Hé ! pourquoi pas ? Il n'est pas de mode que l'on pleure à son propre enterrement. D'ailleurs la Mort étant une femme, on doit lui faire risette et des papillotes.

— Brave cœur! héros! tu vas mourir pour des inconnus, et tu ris! s'écria Henri.

— Amis, frères, fit Paul, jurons ici de tuer celui d'entre nous qui aurait le malheur de tomber vivant entre les mains des bandits.

— Nous le jurons, répondirent les amis.

Ils remontèrent les rives du cours d'eau. Ils arrivèrent au village, il était vide, c'était une ruine. Il n'y avait que du sang et des cendres, cendres humaines mêlées à la cendre des huttes, sang de victimes détrempant une terre maudite.

— En avant, avait commandé Henri en essuyant ses larmes; malheur à ceux qui tomberont entre nos mains! oh! oui, malheur à eux!

Paul, exaspéré, n'entendait plus, ne voyait plus, il rugissait.

Criquet, lui-même, se taisait.

von Ruff oubliait d'étudier, la nature avait disparu.

Ils se remirent en marche. Ils étaient désespérés; ils ne réfléchissaient plus: c'était un suicide.

Enfin la force factice qu'ils devaient à la surexcitation les abandonna, ils tombèrent, la nuit vint, ils restèrent là.

## XVI

### LE RESTE DE LA PRÉSENTATION

A l'aube, von Ruff, au lieu d'admirer la nature, fixait Paul, Henri et Criquet.

— Sir Albéric, dit-il tout-à-coup, veuillez me permettre de vous prier de continuer la conversation que nous avons commencée à Quilao.

— Ah bah! exclama l'interpellé, étourdi, assommé.

— Vous me faisiez l'honneur de me présenter à ces messieurs, que j'aimerais à appeler mes amis, si du moins je savais leurs noms.

« Voilà, pensa Criquet, une position plus critique que celles que nous avons eues jusqu'à présent. Je me demande comment j'en sortirai. »

— Vous gardez le silence, sir Albéric; aurais-je commis une indiscretion? J'avais cru saisir votre bienveillante intention au marché de